

Marina Ortrud M. Hertrampf

Rencontres : formes de confrontation, d'échange et d'enrichissement culturels chez Lucie Lachapelle

Est-ce qu'un pays commun pourrait naître ? Bâti sur l'autodétermination des Premières Nations, le nationalisme québécois et néoquébécois. Je crois que c'est possible. Nous verrons peut-être le jour où nos deux histoires se rencontreront, pour une seconde fois. En témoins d'une alliance égalitaire, comme le monde n'en aura jamais vu, un pouvoir politique réparti entre Autochtones et Québécois, nous nous souviendrons des erreurs du passé, pour ne pas les répéter. C'est ainsi que nous honorerons la mémoire de nos ancêtres.¹

Les relations entre Allochtones et Autochtones sont encore aujourd'hui pleines de tensions ; les images hétérostéréotypées (généralement péjoratives) sur les Autochtones sont gravées dans la mémoire collective des Blancs et se perpétuent dans d'innombrables médias. Dans ce qui suit, nous nous intéresserons à Lucie Lachapelle, une réalisatrice de documentaires et autrice québécoise dont la vie et l'œuvre sont fondamentalement marquées par le thème de la rencontre entre Allochtones et Autochtones. Même si Lucie Lachapelle, en tant qu'Allochtonne québécoise, adopte inévitablement une perspective hétérostéréotypée, elle s'efforce de contrecarrer les images et les préjugés gravés dans la mémoire québécoise, sans pour autant idéaliser les difficultés du contact et de la cohabitation culturels.

1 « Faire voir le Canada autrement » – le défi de Lucie Lachapelle

« Faire voir le Canada autrement »² – la mission de l'auteur autochtone à grand succès Michel Jean s'applique d'une certaine manière aussi à l'Allochtonne Lucie Lachapelle, qui a découvert le Grand Nord à l'âge de 18 ans, un endroit qui lui était totalement inconnu, comme à la plupart des Québécois. Sa curiosité, d'abord juvénile, de découvrir par elle-même le monde inconnu des Premières Nations et des Inuits, est devenue sa destinée et a marqué cette femme qui, aujourd'hui en-

1 Naomi Fontaine : *Shuni*. Montréal : Mémoire d'encrier 2019, p. 143.

2 Michael von Killisch-Horn/Michel Jean : Québec im Gepäck : Der Roman « Kukum » von Michel Jean. In : *Association nationale des éditeurs de livres – ANEL* 2021. En ligne : < https://youtu.be/hL2VGRkX5S0?list=PLiAHJtDA-vb_bpEwiM9zvmBmwnFheewu6 , 6:41 [20/12/2024].

core, parcourt le monde « les yeux grands ouverts », pour citer le titre de son autobiographie récemment publiée.

Née à Montréal en 1955, Lucie Lachapelle est diplômée en Communication, profil cinéma, de l'Université du Québec à Montréal. Elle a été enseignante, notamment au Nunavik, consultante en communication et recherchiste pour de nombreux documentaires de l'Office national du film du Canada (ONF). Elle a vécu de nombreuses années en Abitibi où elle a rencontré le Cri Georges Pisimopeo,³ son compagnon de longues années et père de ses deux enfants métisses cris.

En 1994, elle sort son premier film documentaire, *La Rencontre*, sur les relations amicales et amoureuses entre les Premières Nations, les Inuits et les Québécois. En effet, ce film est précurseur dans l'œuvre de Lucie Lachapelle qui s'intéresse surtout aux Autochtones du Canada, qui vivent au Québec en tant que *Domestic Others*,⁴ c'est-à-dire comme des étrangers dans leur propre pays, vivant en cohabitation depuis plus de 500 ans avec les descendants des colonisateurs, mais qui ne sont pas reconnus comme des personnes réellement égales en droits.

La Rencontre traite d'un sujet qui touche à la biographie lachapellienne. En effet, c'est cette implication personnelle qui crée une proximité particulièrement empathique avec les couples, dont elle présente les relations, qui ne sont pas sans problèmes, dans toute leur brutalité et en même temps avec une sensibilité exceptionnelle. La grande intimité de la représentation des vies de personnes très différentes, entre les cultures et les langues, les mentalités et les modes de pensée, permet aux spectateurs d'avoir un aperçu aussi émouvant qu'éclairant de réalités de vie largement inconnues :

En 500 ans de cohabitation, les occasions n'ont pourtant jamais manqué d'explorer nos cultures dans l'intimité. Si, encore aujourd'hui, ce type de proximité peut sembler inaccessible, loin de notre monde, *La Rencontre* nous fait prendre conscience que ce sont précisément ces rapports-là qui bouleversent notre façon de voir, parce qu'ils nous obligent à franchir des frontières invisibles.

À une époque où l'on parle davantage d'affrontement et d'incompréhension, *La Rencontre* est un film d'espoir et de réconciliation.⁵

3 Georges Pisimopeo s'engage dans des services parajudiciaires autochtones du Québec et comme fonctionnaire pour la nation crie. En 2023, il a publié son premier roman à caractère autobiographique : Georges Pisimopeo : *Pisim napeu*. Wendake : Hannenorak 2023.

4 Cf. Jonathan Boyarin : *The Other Within and the Other Without*. In : Laurence J. Silberstein/Robert L. Cohen (éds.) : *The Other in Jewish Thought and History : Constructions of Jewish Culture and Identity*. New York : New York University Press 1994, p. 423–452. Même si le terme a été forgé pour la diaspora juive, il peut être appliqué à d'autres phénomènes d'exclusion postcoloniaux ou hégémoniques comme les Roms ou les Autochtones.

5 Ariane Émond : *La rencontre*, un documentaire de Lucie Lachapelle. In : ONF 1994. En ligne : < https://www.onf.ca/film/la_rencontre/ > [20/12/2024].

L'intention de présenter à un public québécois plus large les enjeux de la rencontre entre Allochtones et Autochtones, loin des stéréotypes à connotation négative, Lucie Lachapelle la poursuit 17 ans plus tard dans le domaine littéraire – en plus de ses films documentaires.⁶ Son premier roman, *Rivière Mékiskan* (2010), a obtenu le Prix littéraire France-Québec 2011. Son deuxième livre, *Histoires nordiques* (2013), a reçu le Prix littéraire des enseignants AQPF/ANEL 2014. Ensuite sont parus *Les étrangères* (2018), *Va me chercher Baby Doll* (2021) et enfin, cette année, son autobiographie *Les yeux grands ouverts. Fragments de vie*. Son autobiographie *Histoires nordiques* et *Rivière Mékiskan* sont fortement marquées autobiographiquement : en effet, de nombreuses scènes, voire des formulations, sont identiques dans *Histoires nordiques* et dans l'autobiographie.⁷

Même si elles ne sont pas liées, les histoires de *Rivière Mékiskan* et *Histoires nordiques* se ressemblent dans une certaine mesure. *Rivière Mékiskan* décrit l'histoire d'Alice, dont la mère Louise était serveuse à Mékiskan et qui est tombée enceinte d'Isaak. La relation ayant échoué, la Métisse Alice a grandi sans connaître ses racines autochtones. Lorsque son père, qui vivait sans abri à Montréal, est retrouvé mort sur un banc dans un parc,⁸ Alice décide d'apporter ses cendres sur sa terre natale et y découvre la facette de son identité qu'elle ne connaissait pas jusqu'alors. *Histoires nordiques* réparti en 13 petits épisodes – le paratexte dit « nouvelles », mais les épisodes sont fortement liés – raconte l'histoire de Louise, 18 ans, qui fait d'abord un stage dans le Grand Nord, puis passe un long moment au Nunavik en tant qu'enseignante et revient à Montréal après une relation amoureuse décevante.⁹

Comme la grande majorité des œuvres littéraires d'auteurs et autrices autochtones, les films et les textes de Lucie Lachapelle, qu'ils soient autobiographiques, autofictionnels ou purement fictionnels, présentent des traits de « littérature

6 Parmi ceux-ci, on peut citer *Village mosaïque* (ONF 1996), récipiendaire du prix Gémeaux du multiculturalisme, des femmes et du religieux (ONF 1999) et *L'autisme* (Icotop 2001), finaliste du prix Gémeaux de la meilleure mise en scène.

7 L'autrice attire d'ailleurs elle-même l'attention sur ce point, cf. Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts. Fragments de vie*. Lachine : Pleine Lune 2024, p. 136. Certains personnages, comme la jeune Inuite Kitty ou Ida et ses enfants apparaissent dans *Histoires nordiques* sous leur nom réel ; Tamussie, l'amant inuit de la jeune Louise dans *Histoires nordiques* était en réalité un ami de Lucassie, amant de l'époque de l'autrice (cf. Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 47).

8 Lucie Lachapelle reprend ici la triste réalité des innombrables sans-abris amérindiens de Montréal, leurs disparitions et leurs morts inexpliquées, que Michel Jean ne cesse d'évoquer dans ses romans.

9 L'autobiographie montre que Louise a elle aussi un modèle réel (cf. Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 95).

d'implication »¹⁰ dans la mesure où ils remettent en question le mythe national du Québec et invitent l'ensemble de la société vivant en territoire québécois à se forger une nouvelle identité collective et une conscience historique décolonialisée, en montrant les chances d'une réconciliation véritable et inconditionnelle pour la conception d'un pays commun renouvelé.

De plus, les œuvres de Lucie Lachapelle sont à comprendre comme des plaidoyers émouvants en faveur de la réconciliation des peuples, des classes et des générations, et comme un hommage aux rencontres qui transforment le soi et les autres. Elles s'inscrivent ainsi toutes dans une mouvance littéraire qu'Alexandre Gefen a qualifiée comme caractéristique de la littérature française contemporaine, mais qui décrit une tendance transnationale de la littérature actuelle, à savoir la volonté de rendre un hommage littéraire aux « oubliés de la grande histoire » et de remplir ainsi une « fonction réparatrice ».¹¹

2 Les enjeux de la rencontre

Commençons par une brève réflexion sur la rencontre. Une rencontre est un moment où plusieurs personnes se retrouvent dans un lieu donné, soit par hasard, soit de manière concertée ; dans un sens plus large, le terme rencontre désigne l'interaction (le rapprochement, le contact, l'échange) entre des personnes. Que les êtres humains, en tant qu'êtres sociaux, aient un certain désir de se rencontrer est une banalité. C'est plutôt la signification philosophique et psychologique de la rencontre qui nous intéresse. Dans cette perspective, la rencontre est existentielle pour le développement de l'individu et de la communauté. C'est ce que constate Charles Pépin dans *La rencontre. Une philosophie* :

La rencontre n'est pas un agrément, une alternative accessoire, elle nous est essentielle, elle modèle notre personnalité ; elle est au cœur de l'aventure de notre existence. [...] elle n'a pas simplement le pouvoir de nous faire découvrir l'amour, l'amitié ou de nous conduire au succès, elle nous révèle à nous-mêmes et nous ouvre au monde. C'est sa force et son mys-

10 Comme le souligne Bruno Blanckeman, le concept de littérature engagée, qui est un terme façonné par l'histoire littéraire, ne convient pas vraiment pour décrire les fictions d'aujourd'hui à motivation politique et sociale. Afin de rendre justice aux différences avec le concept de Sartre, il propose le terme de « littérature d'implication ». Bruno Blanckeman : De l'écrivain engagé à l'écrivain impliqué : figures de la responsabilité littéraire au tournant du XXI^e siècle. In : Catherine Brun/Alain Schaffner (éds.) : *Des écritures engagées aux écritures impliquées. Littérature française (XX^e–XXI^e siècles)*. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon 2015, p. 161–169.

11 Alexandre Gefen : *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Éditions Corti 2017, p. 10.

tère : j'ai besoin de l'autre, de rencontrer l'autre pour me rencontrer. Il me faut rencontrer ce qui n'est pas moi pour devenir moi.¹²

Chaque rencontre est une confrontation avec une altérité et peut faire évoluer le sujet pour le meilleur ou pour le pire. Cette incertitude est la *condition sine qua non* de la rencontre. Si l'on s'enferme dans des habitudes et que l'on se confine dans des certitudes, on entre dans une spirale d'égoïsme qui renforce l'obsession de soi, mais qui freine l'évolution du moi. L'essentiel, selon le philosophe Charles Pépin, est de sortir de soi et de son environnement habituel, pour essayer de redécouvrir le monde et de se redécouvrir. Sa maxime est donc « J'y vais, je vois ».¹³

« J'y vais », démarche volontaire, mais « je vois », relâchement observateur. Et je prends ce qui arrive que je n'attendais pas, le bon comme le mauvais. De la volonté, du lâcher prise : c'est le secret des belles rencontres. Il faut initier le mouvement. Mais le problème qu'on a psychologiquement, c'est qu'en général, quand on initie un mouvement, c'est parce qu'on visualise un but, parce qu'on visualise une attente et il faut accepter de renoncer à ce but. Et c'est ce qu'on appelle la disponibilité.¹⁴

Lucie Lachapelle illustre dans *Histoires nordiques* le fait que des rencontres réconciliatrices ne sont possibles que si l'on met à disposition ses propres convictions et que l'on aborde les rencontres sans pragmatisme. Dans la rue, quelques enfants interpellent Louise peu amicalement :

– *You White, go home !*

Louise avait été blessée que l'enfant la mette dans le même panier que les autres, alors qu'elle cherchait tant à bien faire, à comprendre, à apprécier.¹⁵

Bien que Louise soit consciente que le regard voyeuriste sur l'autre est une agression¹⁶ et qu'elle ressente le comportement des représentants du gouvernement québécois comme une arrogance colonialiste,¹⁷ elle aussi est d'abord obsédée par

12 Charles Pépin : *La rencontre. Une philosophie*. Paris : Allary 2021, p. 12.

13 Cf. *ibid.*, p. 123–173.

14 Didier Pasamonik/Guillemette Odicino et al. : Qu'est-ce qu'une vraie rencontre ? In : *France Inter*, 29 janvier 2021. En ligne : < <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/grand-bien-vous-fasse/qu-est-ce-qu-une-vraie-rencontre-5442021> > [17/07/2024].

15 Lucie Lachapelle : *Histoires nordiques*. Montréal : Bibliothèque québécoise 2018, p. 122.

16 Cf. : « Elle ne veut pas qu'ils se sentent regardés comme des objets, des sujets d'étude ». Lucie Lachapelle : *Histoires nordiques*, p. 17.

17 L'interprétation postcoloniale de Lachapelle sur l'attitude des Québécois envers les Premières Nations et les Inuits est particulièrement intéressante. Le contenu des lectures scolaires obligatoires sur le comportement suprématiste de la France en Tunisie n'est pas officiellement appliqué à son propre pays, mais la protagoniste démasque le même comportement colonial de ses compa-

son rôle de sauveuse. Ce n'est que lorsqu'elle abandonne sa posture de *White Saviorism* et qu'elle aborde les gens sans préjugés que de véritables rapprochements ont lieu. En effet, pour les protagonistes lachapelliennes, la curiosité sans préjugés et l'esprit d'exploration ouvert sont un moteur important de la rencontre transculturelle : « Bien qu'un drapeau du Québec et un du Canada flottent dans l'air, j'ai le sentiment que j'arrive en territoire étranger. Je veux tout voir, tout connaître. Je suis excitée de rencontrer un autre peuple, une autre façon d'être humain ».¹⁸ Outre la curiosité de connaître l'inconnu aux yeux grands ouverts, l'intention de brosser à rebours les points de vue québécois figés est essentielle : « Nous [Lucie et sa collègue blanche] avons réfléchi aux impacts de notre présence en terre inuite et nous ne voulons pas perpétuer le modèle colonisateur-colonisé habituel. »¹⁹ Lucie, bientôt reconnue par la communauté innue,²⁰ se rend compte que le respect et l'attention à l'autre rendent les rencontres possibles, voire faciles : « En général, les Blancs pensent qu'il est difficile d'entrer en contact avec « eux, les Indiens ». Mais grâce à cette rencontre, j'ai réalisé que, bien au contraire, c'est d'une facilité désarmante. Tant que le respect et l'humanité sont au rendez-vous ».²¹

Et pourtant, ce n'est pas si simple, car la méfiance et les préjugés dominent des deux côtés et entraînent le maintien physique et psychique de la séparation plutôt que du rapprochement :

Elle m'apprend que la ségrégation existe bel et bien entre les Inuits et les Blancs dans la communauté. À part les relations qu'ils entretiennent avec la population locale dans le cadre de leur travail, les Blancs restent entre eux et les contacts ne sont pas encouragés par les employeurs.²²

trioties au pays des Premières Nations et Inuits : « Louise a eu l'impression de se trouver dans un livre d'Albert Memmi sur le colonialisme, lecture obligatoire d'un cours qu'elle a suivi au collège l'an dernier. Même condescendance frôlant le mépris, même bienveillance pas loin du paternalisme, le tout enrobé d'une gentillesse désarmante et d'une assurance déconcertante ». Lucie Lachapelle : *Histoires nordiques*, p. 13.

18 Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 23.

19 Ibid., p. 41.

20 Cf. : « Plusieurs me connaissent maintenant par mon nom et me lancent *Lucy ngai*. Je leur réponds *aa*. Cela me donne le sentiment de faire partie de la communauté ou, du moins, d'être reconnue pour qui je suis : une personne et pas seulement une Blanche ». Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 59.

21 Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 106. Cf. aussi Lucie Lachapelle : *Rivière Mékiskan*. Montréal : Éditions XYZ 2010, p. 57.

22 Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 22.

En particulier, les relations amoureuses entre les jeunes blanches et les hommes autochtones sont considérées comme un faux pas inacceptable : « Pour une femme blanche, faire l'amour avec un Inuit est un acte subversif. Pour un homme blanc, c'est un geste banal. Comme dans toutes les colonies ». ²³ Les jeunes protagonistes ne veulent cependant pas se laisser influencer par les préjugés discriminatoires ²⁴ et vont au bout de leurs sentiments – même si toutes les relations amoureuses échouent effectivement, toutes les protagonistes sortent grandi-es de cette expérience. ²⁵

L'accent mis sur l'altérité prétendument insurmontable, associé à la persistance du sentiment de supériorité des Blancs, rend les rencontres entre Allochtones et Autochtones souvent conflictuelles. Cela s'applique également à la situation familiale d'Alice. En effet, ce n'est qu'au contact, d'abord très difficile, avec la famille innue de son père décédé qu'Alice se rend compte que les conflits entre sa mère et son père ainsi que sa famille proviennent notamment de l'ignorance mutuelle et du manque de sensibilité interculturelle : « Alice pense qu'une dose incroyable d'incompréhension, de non-dits, de suppositions, de malaises et de blessures a créé une distance immense entre elle et la famille de son père. Et cette distance a sûrement contribué à produire le sentiment de vide qu'elle sent en elle et autour d'elle ». ²⁶

La distance créée par les préjugés péjoratifs se reflète également dans l'espace ainsi que dans les campements et villages du Grand Nord qui sont en soi des « zones de contact » au sens de Mary Louise Pratt qui a forgé le terme,

to refer to the space of colonial encounters, the space in which peoples geographically and historically separated come into contact with each other and establish ongoing relations, usually involving conditions of coercion, radical inequality, and intractable conflict. [...] « contact zone » is an attempt to invoke the spatial and temporal copresence of subjects pre-

²³ Ibid., p. 46.

²⁴ Louise ne veut rien savoir des avertissements d'une religieuse blanche concernant les hommes autochtones (Lucie Lachapelle : *Histoires nordiques*, p. 58–59) et elle ne veut pas croire non plus aux prophéties des filles autochtones qui pensent que Tamusi est un chasseur de Blanches (ibid., p. 70). Bien que la relation échoue, il n'y a pas de condamnation : au moyen d'une focalisation interne de Tamusi, il devient clair qu'il l'aime vraiment, mais qu'il a une vision de la vie très différente de la sienne (ibid., p. 93).

²⁵ Dans son autobiographie, Lucie Lachapelle fait preuve de beaucoup d'empathie pour les difficultés de son compagnon de longue date, malgré sa douleur, et pourtant les traumatismes intergénérationnels sont plus forts que leur amour. Cf. Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 145.

²⁶ Lucie Lachapelle : *Rivière Mékiskan*, p. 63.

viously separated by geographic and historical disjunctures, and whose trajectories now intersect.²⁷

La majorité des villages dans le Grand Nord sont ségrégués en parties autochtones et québécoises d'une manière qui rappelle le système de l'apartheid.²⁸ Lucie Lachapelle décrit le Kangisualujjuaq du milieu des années 1970 ainsi : « Les habitations des Blancs sont regroupées dans un genre de quartier à part. Celles des Inuits, dans un autre, bien que quelques *matchboxes* soient disséminées dans la tundra, parmi les rochers et les arbres rabougris ». ²⁹ Dans ce microcosme binaire, les lieux d'infrastructure comme les magasins généraux et les hôtels-restaurants sont des « zones de contact » par excellence. La description du Mékiskan des années 1970 en est un exemple poignant :

Il y avait des tensions au village entre les Amérindiens et les Blancs. À cause du prix exorbitant de la bière au magasin général, à cause des politiques racistes d'embauche de la compagnie du bois, à cause des règlements de l'hôtel qui interdisaient une section aux Amérindiens. À cause aussi des jeunes Amérindiennes qui couchaient avec les Blancs, pour une soirée au bar de l'Hôtel Moose dans la section qui leur était normalement interdite.³⁰

Dans la perspective allochtone, les Autochtones sont les *Domestic Others* – mais cela vaut également dans l'autre sens, car pour les Autochtones, les Blancs sont les envahisseurs de leur pays, qui se sont approprié leur pays natal, les ont déterritorialisés et forcés à vivre dans des réserves inhospitalières et ne les considèrent pas comme des êtres humains de même valeur. Ce comportement inhumain envers les Autochtones a conduit à ce que les Blancs soient considérés comme des porteurs de malheur : « Des vieux disaient que ce Blanc, comme les autres Blancs, apportait le malheur, qu'il attirait le mauvais sort ». ³¹ Le scepticisme à l'égard des Blancs est également renforcé par le comportement quasiment voyeuriste de nombreux Blancs qui observent la population autochtone comme des animaux de zoo.³² Ce comportement entraîne chez certains une attitude de rejet, comme chez l'adolescent Samuel à Mékiskan :

27 Mary Louise Pratt : *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*. Londres/New York : Routledge 1992, p. 6–7.

28 Dans son autobiographie, Lachapelle intitule deux chapitres « Apartheid », dans lesquels elle parle de la discrimination structurelle raciale et des interdictions d'accès aux wagons-couchettes dans les trains, par exemple. Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 114–116 et p. 130–132.

29 Ibid., p. 29.

30 Lucie Lachapelle : *Rivière Mékiskan*, p. 16.

31 Ibid., p. 65.

32 Lucie Lachapelle a également immortalisé avec son appareil photo ses impressions sur ce monde qui lui était au départ étranger. En effet, le regard sceptique et perçant d'une Innue âgée qu'elle a photographiée (sans lui en demander la permission) a été déterminant pour elle dans

Un couple de touristes demande à le photographe. Il hoche la tête positivement. L'homme le photographie et lui remet un dollar. Samuel ne dit rien, ne sourit pas. Il empoche, c'est tout. Samuel ne parle jamais aux touristes, jamais aux Blancs. Il ne sourit pas non plus. Pas un « merci monsieur, merci madame ». Son hostilité est totale.³³

Avec une grande empathie, Lucie Lachapelle montre que les préjugés (des deux côtés) peuvent être dépassés par une prise de contact respectueuse et que des relations amicales peuvent se créer au-delà de toutes les différences linguistiques et culturelles. Dans le but de toucher les lectrices et lecteurs majoritairement allochtones, la focalisation interne de l'instance narrative hétérodiégétique dans les *Histoires nordiques* passe du point de vue interne de Louise à celui des protagonistes autochtones : « Avant de connaître Louise, Annie s'était imaginé les Blanches bien différentes. Mais Louise lui semble normale. Comment dire ? comme elle ».³⁴

Sans embellir ni idéaliser les difficiles relations interculturelles entre Allochtones et Autochtones, Lucie Lachapelle montre dans ses récits les effets positifs du « j'y vais, je vois ».³⁵ Ainsi, les trois récits, indépendamment de leur authenticité (auto)biographique, sont des récits de formation et de développement qui décrivent le passage à l'âge adulte de jeunes Québécoises qui se transforment au fil des rencontres avec les Autres autochtones et deviennent finalement des sujets pleins de responsabilité envers l'Autre :

Louise n'a jamais réussi à trouver les mots justes pour exprimer ce qu'elle ressent pour cet endroit, ses gens, sa lumière. Ni pour dire comment les années passées dans le Nord ont influencé le cours de sa vie et sa façon de voir le monde. Ses émotions, elle les garde en elle ; ses pensées, elle a du mal à les partager. C'est ici qu'elle a été le plus touchée, le plus bouleversée.³⁶

ses contacts avec la population autochtone : « [...] le regard pénétrant de cette femme va m'accompagner tout au long de ce voyage, comme un rappel que je suis ici étrangère dans un autre pays, son pays ». Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 24.

33 Lucie Lachapelle : *Rivière Mékiskan*, p. 54.

34 Lucie Lachapelle : *Histoires nordiques*, p. 41.

35 Si les protagonistes lachapelliennes perçoivent positivement les rencontres interculturelles grâce à leur ouverture et à leur respect, l'effet durable de ces dernières n'est pas le même ; par exemple, si pour Lucie la rencontre avec Kitty et ses compatriotes a été déterminante, pour Kitty, elle n'a pas été importante à long terme : « Mon séjour à Kangiqsualujjuaq a orienté le cours de ma vie. [...] j'ai cherché Kitty. Elle vit encore à Kangiqsualujjuaq. Je lui ai écrit et lui ai envoyé des photos de nous. Elle m'a répondu qu'elle ne se souvient pas de moi. » Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 34.

36 Lucie Lachapelle : *Histoires nordiques*, p. 119–120.

3 En guise de conclusion : écrire pour un Québec commun

Dans un contexte de renforcement du « nationalisme fermé »,³⁷ diamétralement opposé à la devise de la diversité ethnoculturelle, de plus en plus de Québécois allochtones remettent en question la construction traditionnelle de la « québécoisité », définie ethniquement sur la base de la race, de la culture et de la langue (de type caucasien, catholique et francophone).³⁸ En particulier en ce qui concerne les Autochtones du Canada, qui vivent au Québec en tant que *Domestic Others* des activistes autochtones et des Québécois engagés s'efforcent de *Redoing Québécoisité* en faveur d'une compréhension décolonisée et intégrale de l'identité de tous ceux qui vivent au Québec. Cette démarche repose sur la connaissance et le respect mutuels de l'autre : les rencontres, les dialogues et les échanges sont des moments fondamentaux de la compréhension mutuelle et de la cohabitation solidaire.

En analysant *Rivière Mékiskan* (2010), *Histoires nordiques* (2013) et *Les yeux grands ouverts* (2024), nous avons démontré comment l'autrice allochtone Lucie Lachapelle cherche à établir un contact culturel pour renforcer la compréhension mutuelle et tente de surmonter, avec une grande empathie, la méfiance et l'incompréhension à l'égard de l'autre, généralement dues à l'ignorance et à la méconnaissance. Elle considère son écriture comme une forme d'engagement sociopolitique pour repenser le Québec et ses habitants :

Puissent-ils [les récits de Lucie Lachapelle ; MOH] rejoindre les lecteurs, les faire réfléchir, ouvrir leur cœur.

Je fais le vœu qu'ils contribuent au dialogue amorcé avec les Premières Nations et les Inuits, dans l'espoir que l'on puisse, un jour, vivre une véritable réconciliation. Il aura fallu des décennies pour que les consciences s'éveillent. Cela ne doit pas s'arrêter là.³⁹

En souhaitant vivement que le rêve d'un nouveau Québec créé ensemble par, pour et avec tous ne reste pas une utopie, Lucie Lachapelle n'est certes pas tout à fait seule parmi les Blancs, mais les tensions raciales sont actuellement en nette augmentation, tout comme les tendances néocolonialistes-nationalistes. Malgré –

³⁷ Michel Winock : *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*. Paris : Seuil 1990, p. 22–23.

³⁸ Guy Bédard : Québécoisité. An Ambiguous Identity. In : Carl E. James/Adrienne Shadd (éds.) : *Talking about Difference. Encounters in Culture, Language and Identity*. Toronto : Between the Lines 2001, p. 25–31.

³⁹ Lucie Lachapelle : *Les yeux grands ouverts*, p. 12–13.

ou peut-être à cause de – cette évolution, nous voudrions terminer avec une vision optimiste par la perspective autostéréotypique en citant Naomi Fontaine dans *Shuni* :

Est-ce qu'un pays commun pourrait naître ? Bâti sur l'autodétermination des Premières Nations, le nationalisme québécois et néoquébécois. Je crois que c'est possible. Nous verrons peut-être le jour où nos deux histoires se rencontreront, pour une seconde fois. En témoins d'une alliance égalitaire, comme le monde n'en aura jamais vu, un pouvoir politique réparti entre Autochtones et Québécois, nous nous souviendrons des erreurs du passé, pour ne pas les répéter. C'est ainsi que nous honorerons la mémoire de nos ancêtres.⁴⁰

Bibliographie

- Bédard, Guy : Québécoitude. An Ambiguous Identity. In : Carl E. James/Adrienne Shadd (éds.) : *Talking about Difference. Encounters in Culture, Language and Identity*. Toronto : Between the Lines 2001, p. 25–31.
- Blankkeman, Bruno : De l'écrivain engagé à l'écrivain impliqué : figures de la responsabilité littéraire au tournant du XXI^e siècle. In : Catherine Brun/Alain Schaffner (éds.) : *Des écritures engagées aux écritures impliquées. Littérature française (XX^e–XXI^e siècles)*. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon 2015, p. 161–169.
- Boyarin, Jonathan : The Other Within and the Other Without. In : Laurence J. Silberstein/Robert L. Cohen (éds.) : *The Other in Jewish Thought and History : Constructions of Jewish Culture and Identity*. New York : New York University Press 1994, p. 423–452.
- Émond, Ariane : La rencontre, un documentaire de Lucie Lachapelle. In : *ONF* 1994. En ligne : < https://www.onf.ca/film/la_rencontre/ > [20/12/2024].
- Fontaine, Naomi : *Shuni*. Montréal : Mémoire d'encrier 2019.
- Gefen, Alexandre : *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Éditions Corti 2017.
- Killisch-Horn, Michael von/Jean, Michel : Québec im Gepäck : Der Roman « Kukum » von Michel Jean. In : *Association nationale des éditeurs de livres – ANEL* 2021. En ligne : < https://youtu.be/hL2VGRkX5S0?list=PLIAHJtDA-vb_bpEwiM9zvmBmwnFheewu6 > [20.12.2024].
- Lachapelle, Lucie : *Histoires nordiques*. Montréal : Bibliothèque québécoise 2018 [2013].
- Lachapelle, Lucie : *La Rencontre*. National Film Board of Canada 1994. En ligne : < https://www.nfb.ca/film/la_rencontre/ > [20.12.2024].
- Lachapelle, Lucie : *Les yeux grands ouverts. Fragments de vie*. Lachine : Pleine Lune 2024.
- Lachapelle, Lucie : *Rivière Mékiskan*. Montréal : Éditions XYZ 2010.
- Pasamonik, Didier/Odicino, Guillemette et al. : Qu'est-ce qu'une vraie rencontre ?. In : *France Inter*, 29 janvier 2021. En ligne : < <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/grand-bien-vous-fasse/qu-est-ce-qu-une-vraie-rencontre-5442021> > [17/07/2024].

40 Naomi Fontaine : *Shuni*. Montréal : Mémoire d'encrier 2019, p. 143.

Pépin, Charles : *La rencontre. Une philosophie*. Paris : Allary 2021.

Pisimopeo, Georges : *Piisim napeu*. Wendake : Hannenorak 2023.

Pratt, Mary Louise : *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*. Londres/New York : Routledge 1992.

Winock, Michel : *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*. Paris : Seuil 1990.